



**HAL**  
open science

## Représentations et métamorphoses de la violence. La corrida en France, 1853 à nos jours

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. Représentations et métamorphoses de la violence. La corrida en France, 1853 à nos jours. *Revue historique*, 1997, 297 (2), pp.489-520. halshs-00659810

**HAL Id: halshs-00659810**

**<https://shs.hal.science/halshs-00659810>**

Submitted on 13 Jan 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# *Représentations et métamorphoses de la violence : la corrida en France (1853 à nos jours)*

POUR UNE HISTOIRE DE LA VIOLENCE SUR L'ANIMAL

La violence de l'homme sur lui-même suscite depuis longtemps l'interrogation des moralistes et des philosophes. Plus récemment, à mesure de la constitution de leur discipline, sociologues, anthropologues, psychanalystes se sont penchés sur le cas de l'*Homo violens* pour révéler ses motivations profondes ou les répercussions sociales de ses pratiques<sup>1</sup>. Les historiens ont souvent abordé ce thème à partir de l'étude des révoltes populaires et des révolutions, l'ont développé par celle des usages quotidiens, des crimes de sang, des conflits religieux, des pratiques plus ou moins codifiées comme certains sports de l'époque contemporaine. Ils ont approfondi leurs analyses, partant d'une sommaire psychologie des foules pour s'intéresser ensuite aux conditions économiques et sociales, puis aux manières locales de produire la violence, enfin à ses conditions préalables (représentations de soi et des autres, normes de conduites au sein de la communauté), à ses modalités d'appréciations, aux jeux des profondeurs de l'inconscient ou des angoisses collectives<sup>2</sup>.

1. Parmi les contributions les plus suggestives, on retiendra : R. Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972 ; G. Balandier, *Violence et anthropologie*, dans M. Maffesoli, A. Bruston (dir.), *Violence et transgression*, Paris, Anthropos, 1979 ; M. Maffesoli, *Essai sur la violence, banale et fondatrice*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984 ; R. Dadoun, *La violence : essai sur l'Homo violens*, Paris, Hatier, 1993.

2. Voir A. Corbin, L'histoire de la violence dans les campagnes françaises au XIX<sup>e</sup> siècle. Esquisse d'un bilan, *Ethnologie française*, XXI, 3, 1991, p. 224-236 ; R. Muchembled, Anthropologie de la violence dans la France moderne (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle), *Revue de synthèse*, CVIII, 1987, p. 31-55 ; *Violence et contestation au Moyen Age*, Paris, CTHS, 1990. On lira avec profit N. Elias, *Sport et violence*, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 6, 1976, p. 1-19.

La violence sur l'animal est, à l'inverse, encore peu abordée en dépit des articles pionniers de Maurice Agulhon (1981) et de Valentin Pelosse (1981-1982). Celui-ci s'est intéressé au sujet proposé par l'Institut de France pour le prix de morale de 1803 (« Jusqu'à quel point les traitements barbares exercés sur les animaux intéressent-ils la morale publique ? et conviendrait-il de faire des lois à cet égard ? ») qui constitue, à notre connaissance, la première formulation publique d'une volonté de protection de l'animal. L'analyse des mémoires présentés montre l'émergence, il ne faut pas parler de naissance<sup>3</sup>, d'une psychologie prônant le respect des bêtes, appelant de ses vœux la transformation de l'homme raisonnable issu du cartésianisme en homme sensible, affichant son dégoût de la violence quotidienne (des gestes du boucher aux coups du charretier en passant par les usages du chasseur), souhaitant sa répression pour éviter qu'elle ne se propage à l'homme et pour optimiser l'utilisation de l'animal, ou demandant sa dissimulation lorsqu'elle apparaît utile, donc inévitable. Cette apparition de l'homme sensible annonce l'adoption de la loi Grammont en 1850, la première concernant l'animal domestique. Maurice Agulhon a analysé les raisons de ce vote, surprenant à première vue dans le contexte du temps. Il a insisté sur l'importance de la violence envers l'animal (brutalités quotidiennes, rites de sorcellerie, jeux, combats, etc.), sur son rejet croissant de la part d'une fraction de la bourgeoisie, voire du peuple, sur la réalité de l'affectivité liant ces groupes à l'animal quotidien, sur les considérations économiques, hygiéniques, philosophiques (poursuivre le progrès des Lumières), morales qui justifiaient la loi, enfin sur la conjoncture des années 1840, marquée par la peur de la bourgeoisie envers la « sauvagerie » des classes populaires, une crainte avivée par les événements de février et juin 1848, qui conduisit à faire feu de tout bois pour tenter de moraliser ces populations<sup>4</sup>.

Depuis l'histoire de l'animal s'est constituée en chantier historiographique nouveau sous l'impulsion notamment de Robert Delort<sup>5</sup>. Mais s'il est bien commencé en certains domaines, tel l'archéozoologie, et en certaines époques (l'Antiquité et le Moyen Âge)<sup>6</sup>, il est

3. La volonté de respect pour divers motifs, notamment la défense de la morale, existait auparavant, mais était marginale et souvent clandestine : E. Baratay, *L'Eglise et l'animal (France, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Cerf, 1996.

4. M. Agulhon, Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX<sup>e</sup> siècle, *Romantisme*, 31, 1981, p. 81-109 ; V. Pelosse, Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850, *L'Homme*, XXI, 1981, 4, p. 5-33, XXII, 1982, 1, p. 33-51. Sur la peur des années 1840 : L. Chevallier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, 1958.

5. R. Delort, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984.

6. Voir notamment F. Audouin-Rouzeau, *Hommes et animaux en Europe de l'époque antique aux Temps Modernes. Corpus de données archéozoologiques et historiques*, Paris, CNRS, 1993 ; P. Méniel, *Chasse et*

encore en gestation pour les temps modernes et surtout pour la période contemporaine. Pourtant l'histoire de l'animal est un sujet transversal, sans cesse rencontré dans les recherches sur les armées, le monde rural, l'habitat urbain, l'anthropologie sensorielle, les usages des groupes sociaux, etc.<sup>7</sup> Le sujet est cependant laissé aux ethnozootechniciens et vétérinaires qui s'intéressent à l'histoire de l'élevage, aux ethnologues et sociologues qui étudient certaines pratiques contemporaines (chasse, corrida, modes d'abattage...) avec une problématique et des méthodes qui ne conviennent pas toujours à l'historien<sup>8</sup>. On comprendra que, dans ce contexte, l'histoire de la violence soit restée en l'état de friches.

La raison essentielle tient au fait que l'histoire de l'animal est considérée comme un sujet mineur, anecdotique, voire puéril, une position qui contraste avec celles de la plupart des pays occidentaux, notamment anglo-saxons, où la recherche est ancienne et plus avancée<sup>9</sup>, et qui se retrouve pour des disciplines scientifiques connexes telles que l'écologie et l'éthologie qui suscitent peu d'intérêt, peu de travaux au regard de ce qui paraît ailleurs et qui n'ont guère d'influence sur les mentalités. Il est significatif, par exemple, de constater la pérennité d'une vision « sauvage » de la nature où celle-ci ne serait que férocité, carnage et lutte pour la vie, une conception autrefois véhiculée par les auteurs chrétiens, puis par les philosophes des Lumières pour définir, par opposition, ce que serait l'humanité et l'état de culture (mais on peut se demander s'ils n'ont pas simplement plaqué les réalités de la société humaine pour les dresser en épouvantail et présenter un modèle plus idéal), avant d'être théorisée par Darwin à l'époque du capitalisme et du colonialisme triomphants. Pourtant l'éthologie moderne, en réaction justement à l'idée darwinienne de lutte pour la survie et à la thèse de Karl Lorenz sur la pri-

*élevage chez les Gaulois*, Paris, Errance, 1987 ; J. Voisenet, *Bestiaire chrétien, l'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen Age (V<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994 ; la revue *Anthropozoologica* depuis 1985 ; de nombreux colloques : *La chasse au Moyen Age*, Paris, Les Belles Lettres, 1980 ; *Le monde animal et ses représentations au Moyen Age (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Toulouse, Université de Toulouse-le-Mirail, 1985 ; *L'homme, l'animal domestique et l'environnement du Moyen Age au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Nantes, Ouest-Editions, 1993 ; *Homme et animal dans l'antiquité romaine*, Université de Tours, Centre Piganiol, 1995.

7. Voir le numéro spécial « L'animal domestique, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles » des *Cahiers d'Histoire*, 1997, 3-4, avec un bilan historiographique et une bibliographie sur l'histoire de l'animal.

8. Voir la revue *Ethnozootechnie* et, parmi de nombreux travaux : J.-P. Digard, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard, 1990 ; C. Fabre-Vassas, *La bête singulière. Les chrétiens, les juifs et le cochon*, Paris, Gallimard, 1994 ; M. Pinçon, M. Pinçon-Charlot, *La chasse à courre, ses rites et ses enjeux*, Paris, Payot, 1993.

9. On ne citera que J. Toynbee, *Animals in Roman Life and Art*, Ithaca, 1973 ; K. Thomas, *Dans les jardins de la nature, la mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)* (1983), Paris, Gallimard, 1985 ; K. Kete, *The beast in the boudoir : Petkeeping in 19th century Paris*, University of California Press, 1994.

mauté de l'agression comme principe de contact social, insiste sur l'importance des phénomènes de réconciliation et de recherche de la paix, spécialement chez les primates, et préconise une vision plus nuancée, plus complexe de la nature<sup>10</sup>.

Il faudra un jour se demander qu'elles sont les raisons profondes de ces réticences, particulièrement fortes dans les milieux intellectuels. Elles constituent, à l'échelle occidentale, tous les traits de ce que Jean-Paul Deléage a appelé, à propos de l'écologie, un « provincialisme français »<sup>11</sup>, parce qu'elles isolent ce pays d'une Europe allant de la Scandinavie à l'Italie, une situation qui oblige à nuancer, même si elle possède quelques vérités, l'image facile d'une opposition entre les pays à tradition catholique et ceux de confession protestante. En Suisse et en Belgique, les Eglises catholiques sont plus hardies que leur sœur hexagonale ; à l'inverse, les protestants français sont plus réservés qu'ailleurs. On trouvera une preuve de la force de ces préventions dans le succès médiatique et public de l'ouvrage de Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologiste* (1992), qui contient nombre de distorsions historiques, voire de fantasmagories<sup>12</sup>, ce qui montre tout ce qu'une pensée peut se permettre en facilités lorsqu'elle est dominante, mais qui a rassuré une partie de l'opinion prête à se convaincre que tout cela n'était que secondaire ou idéologiquement dangereux.

Il existe d'autres raisons pour le cas de la violence. C'est la crainte du chercheur d'être happé dans les conflits opposant les protecteurs des animaux aux chasseurs, aux aficionados, aux fourreurs, etc., et de perdre le recul nécessaire à toute bonne analyse. Il est vrai que le danger est réel si l'on considère certains travaux d'ethnologie ou de sociologie qui confondent étude du phénomène et jugement personnel en parlant, à propos des mouvements de protection, de « déviation » et de « sensiblerie », ce qui ne veut rien dire pour un historien car cela suppose l'existence d'un modèle normatif, souvent incarné

10. Voir l'éthologue néerlandais F. de Wall, *De la réconciliation chez les primates*, Paris, Flammarion, 1992 ; K. Lorenz, *L'agression, une histoire naturelle du mal*, Paris, Flammarion, 1969.

11. J.-P. Deléage, *Une histoire de l'écologie* (1991), Paris, Points-Seuil, 1994, p. 13.

12. Il suffit de lire la production historique, en particulier M. Agulhon, K. Thomas, J.-P. Deléage, É. Baratay, pour voir que les racines de l'écologie et de la protection animale sont plus anciennes et plus complexes qu'il n'est dit. En ce qui concerne l'Allemagne, un point fort de la démonstration de l'A. qui fait croire que la protection commence avec Hitler qui lui aurait donné le premier un sens non-anthropocentrique, la première loi date de 1871 et une nouvelle législation aggravant les peines pour les sévices commis, sur tous les animaux et même en privé ce qui est nouveau, était à l'examen au Reichstag à la fin des années 1920, c'est-à-dire sous un gouvernement dirigé par un chancelier... social-démocrate. La protection des phoques, par exemple, fut entreprise dès 1928 : *Journal du zoo d'Anvers*, mai 1956, p.20. L. Ferry a pris pour argent comptant la propagande nazie. Pour un tableau de la situation européenne à la fin des années 1920 : P. Giberne, *La protection juridique des animaux* (thèse de doctorat), Nîmes, Thierry, 1931.

dans cette littérature par les pratiques rurales « traditionnelles », c'est-à-dire celles des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles que les folkloristes ont figées et quelque peu sacrées<sup>13</sup>.

Aborder la violence sur l'animal, c'est aussi analyser une situation d'actualité qui renvoie à un fait, l'exploitation de l'animal, constituant l'une des bases des sociétés humaines. C'est déranger, bien qu'il ne s'agisse pas de juger mais d'étudier, le sentiment général d'une légitimité naturelle de la pratique (en cela, les versets de la *Genèse*<sup>14</sup> sont solidement ancrés dans l'imaginaire occidental, même chez les agnostiques). L'examen est donc plus délicat que pour l'histoire de la violence sur l'homme dont beaucoup d'aspects ont disparu ou sont unanimement réprochés, ce qui donne une distance plus confortable à l'observateur.

Il est significatif que les sociologues et les ethnologues qui se sont penchés sur certains usages (chasse, corrida, abattage...) ont le plus souvent résolu le problème en évacuant le fait même de la violence soit par dérision de la « sensiblerie », de manière à réaffirmer la légitimité de la pratique, soit par le silence afin de déplacer l'étude de l'animal vers l'homme. Ce refoulement évite de laisser s'instiller une interrogation sur le statut des vivants, de déplacer le sujet sur le plan moral et d'avoir, éventuellement, à se prononcer sur l'usage. Il permet de transformer la pratique en un objet scientifique commun et de se concentrer sur les gestes des hommes, les rites et les sociabilités (les titres des ouvrages sont d'ailleurs révélateurs de ces choix du regard)<sup>15</sup>. L'influence du structuralisme dans les sciences humaines n'a fait que renforcer cette tendance en valorisant l'étude des mécanismes sociaux au détriment de l'individuel, de l'accidentel, ici le geste ultime de l'homme et la réaction de l'animal. Les résultats de ces travaux sont évidemment loin d'être négligeables, bien au contraire, mais ils sont incomplets : refuser d'aborder la violence, c'est oublier la variable essentielle, c'est donner une réalité mutilée et aseptisée. Comment négliger des aspects tels que le stress, la fuite, les

13. Par exemple, P. Yonnet, *Chiens et chats. Défaire la bête, c'est défaire l'homme, Jeux, modes et masses, 1945-1985*, Paris, Gallimard, 1985, p. 205-242.

14. Gn 1, 28 et 9, 2-4, mais dans une lecture récente, qui n'était pas celle des rédacteurs de l'Ancien Testament : E. Baratay, *op. cit.*, p. 11-12, 264 ; A. de Pury, *Homme et animal Dieu les créa. Les animaux et l'Ancien Testament*, Genève, Labor et Fides, 1993.

15. M. Pincon, M. Pincon-Charlot, *op. cit.* ; F. Saumade, *Des sauvages en Occident. Les cultures tauromachiques en Camargue et en Andalousie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1994 ; A. Vourc'h, V. Pelosse, *Chasser en Cévennes. Un jeu avec l'animal*, Paris, CNRS, 1988. Une exception : N. Vialles, *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1987, qui consacre un chapitre au « sang versé », aux réactions au sang et aux odeurs après la mort, mais ne dit pas grand chose des cris, des fuites, de l'instant de l'abattage (aucune photographie) et se contente des affirmations des employés sur le respect des règles et la docilité des bêtes.

cris, la douleur, l'agonie et les réactions qu'ils suscitent parmi le public au moment même où l'anthropologie sensorielle les met au premier rang dans l'appréhension de la violence sur l'homme ?<sup>16</sup>

Notre démarche sera donc inverse en plaçant la violence au centre du propos. Une précision s'impose cependant. En s'intéressant à l'anthropologie sensorielle, l'historiographie récente a, à juste titre, mis l'accent sur la pluralité des normes de perception, sur la relativité des regards et des discours, sur la nécessité de ne pas reprendre à bon compte, souvent inconsciemment, les valeurs et les jugements de tel ou tel groupe social<sup>17</sup>. Cela a permis de mieux dire la diversité des attitudes et la complexité des situations. Le danger existe toutefois pour notre sujet de nier la violence d'un fait en prétextant de la diversité des regards et des jugements et de ne voir de réel que dans l'affrontement des discours sur une pratique qui n'aurait pas de caractéristique en elle-même. Justifiée pour les phénomènes matériels tels que les sons ou les odeurs, cette position est impossible pour l'animal à moins de le réduire à l'état d'objet ou de machine. D'autre part, ce n'est pas parce qu'un groupe dément l'existence de la violence, souvent parce qu'il la pratique, qu'il ne la perçoit pas. Il faut se garder de confondre discours extérieur et réalité intérieure ou du moins vérifier, dans la mesure du possible, qu'il n'existe pas de distorsion entre eux. Un groupe peut refuser l'idée de violence, non pas parce qu'il ne l'appréhende pas dans ses normes de perception, mais parce qu'il lui faut justifier son attitude face à des critiques et des oppositions. Il pourra d'ailleurs d'autant plus nier la violence que la contestation sera forte. Des pratiques telles que la boxe, pour prendre le cas de l'homme, la chasse ou la corrida ne mettent pas en scène des discours opposés qui seraient indépendants et indifférents les uns aux autres, mais un jeu d'influences entre ces discours qui rejaillissent sur les pratiques.

Notre but sera de montrer comment la réalité de la violence est abordée, pratiquée, assimilée par les participants, comment elle façonne les discours de justification et d'opposition, comment elle est, elle-même, transformée par le jeu des affrontements et comment cela rejaillit de nouveau sur les discours dans un mouvement continu d'interactions. Dans cette optique, la corrida est un excellent terrain d'étude. Elle s'est lentement implantée à partir de 1853, a été d'abord refusée, puis tolérée, enfin légalisée par exception à la loi Grammont

16. A. Corbin, *Le village des cannibales*, Paris, Aubier, 1990 ; G. Mons, Punir et éduquer, *Ethnologie française*, XXI, 1991, 3, p. 331-340 ; A. Rauch, *Boxe, violence du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1992.

17. A. Corbin, Histoire et anthropologie sensorielle, *Le Temps, le Désir et l'Horreur*, Paris, Aubier, 1991, p. 227-244.

en 1951. Elle a suscité un débat continu sur la question de la violence et a subi en grande partie à cause de lui, malgré ce que disent les aficionados qui préfèrent des explications techniques, une évolution de sa pratique. Par la lecture des gestes et des discours, elle permet de voir comment la violence est pratiquée, dite, revendiquée, refusée, transformée.

#### UNE BARBARIE !

En 1853, profitant du mariage de Napoléon III avec Eugénie de Montijo, des impresarii espagnols obtinrent l'autorisation d'organiser des corridas intégrales (avec picadors et mise à mort du taureau) près de Bayonne, pour une période de dix ans, malgré les dispositions de la nouvelle loi Grammont interdisant les violences publiques envers les animaux domestiques. L'épisode marque l'entrée de la corrida en France : elle se diffusa lentement dans le sud-ouest et le midi, mais aussi le long de la façade atlantique, des couloirs de l'est et dans le Bassin Parisien lors des décennies 1860-1910<sup>18</sup>.

Derrière le décor, les costumes, les cris du public, la corrida de l'époque était avant tout une mise à mort du taureau et elle est restée ainsi malgré des évolutions que nous verrons plus loin et un discours récent mettant l'accent sur des aspects périphériques pour des raisons précises. L'incessante volonté des aficionados français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle de dépasser les courses mixtes (un mélange de corrida et de jeux locaux) pour imposer la corrida intégrale, le dédain actuel de leurs successeurs pour les courses locales, considérées comme des ersatz de tauromachie, et leur refus de voir se développer les grâces du taureau prouvent qu'il n'existe encore pas, dans les esprits, de corrida sans mise à mort. Celle-ci s'obtient selon un procédé théâtral et une stratégie anatomique qui doivent permettre de tuer assez lentement pour constituer un spectacle et assez vite pour éviter que l'animal ne découvre les artifices, devienne avisé et dangereux, d'où la nécessité d'en abattre plusieurs (une dizaine au début du XIX<sup>e</sup> siècle, six à la fin) pour assurer une longueur convenable à la représentation.

Le premier tercio vise (les principes n'ont pas changé) à fatiguer le taureau pour le présenter dans de bonnes conditions au torero. Les

18. Sur tout cela, E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *La corrida*, Paris, PUF, 1995 ; A. Lafront, *Histoire de la corrida en France*, Paris, Julliard, 1977.

piques (une dizaine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) doivent sectionner les ligaments de la nuque pour l'empêcher de relever la tête et d'utiliser les cornes, pour provoquer un début d'hémorragie, surtout interne et si possible dans les poumons afin de diminuer la capacité respiratoire, ce qui assure la mort de l'animal. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les chevaux, l'œil du côté du taureau bandé pour qu'ils ne le voient pas et les oreilles remplies d'étoupes pour qu'ils n'entendent pas, étaient soulevés, éventrés, renversés. Ils agonisaient au sol sous les coups de corne ou étaient évacués et, s'ils tenaient encore, garnis de paille à l'endroit des entrailles manquantes, recousus à la hâte et ramenés en piste pour servir un peu plus. Excréments, intestins, cadavres jonchaient la piste, dégageaient une odeur de charnier. Chaque taureau tuait de 0 à 2 chevaux en moyenne (1 à Mont-de-Marsan entre 1892 et 1928), mais certains allaient jusqu'à 3 ou 5, voire, cela assurait leur célébrité, entre 8 et 15. Ils sortaient du premier tercio en apparence vainqueurs des chevaux, mais dans la réalité préparés et affaiblis. Ceux qui refusaient le combat étaient livrés aux chiens, avaient les jarrets coupés par la *media luna* (une lance à l'extrémité en forme de croissant) ou recevaient des banderilles de feu munies de pétards pour les énerver.

Le deuxième tercio poursuit ce but ambigu : augmenter la douleur et le stress avec les banderilles pour susciter des réactions et maintenir le combat ; poursuivre l'hémorragie. Le troisième tercio est celui de l'exécution par le torero. A l'époque, l'estocade *a recibir* (le torero attend la charge de l'animal) était prédominante mais celle *a volapié* (l'homme s'élanche sur le taureau immobile) progressait. Elle suppose un taureau plus fatigué, d'où l'importance du jeu de cape qui, par les mouvements brusques qu'il suscite, augmente l'hémorragie, rend l'animal alourdi, l'installe dans la bonne position. La longue épée pénètre par le dos, s'enfile sous l'omoplate droite, glisse entre les cinquième et sixième côtes, atteint les artères péricardiaques. Si l'hémorragie ne suffit pas, l'animal est achevé au *descabello* (une épée à la pointe en forme de croix) qui provoque une paralysie et au *puntillo* (poignard) qui sectionne le bulbe rachidien<sup>19</sup>.

Cette mise en scène de la violence, qui se traduit par le sang, les hennissements, les beuglements, les agonies (le taureau reçoit au moins 1,50 mètre de lames mais souvent plus), provoqua d'emblée de vives oppositions qui suscitèrent, c'est pour cela que nous commençons par elles, un discours de justification, puis une évolution progressive de ce discours et de la pratique tauromachique. Le rejet fut

19. E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *ibid.*, p. 13-17, 28-30, 111-114. Les moyennes à Mont-de-Marsan ont été calculées d'après l'ensemble exhaustif des comptes rendus publiés par G. Fondaviole, *Cent ans de Plumaçon*, Mont-de-Marsan, Municipalité, 1989.

d'abord celui des voyageurs en Espagne, de plus en plus nombreux à mesure du développement du tourisme. L'introduction en France déclencha l'intervention de la Société protectrice des animaux, créée en 1845 à l'initiative d'aristocrates propriétaires terriens, de médecins et d'agronomes, qui porta plainte au nom de la loi Grammont et fit pression sur les gouvernements et les préfets pour qu'ils sermonnent les municipalités récalcitrantes. Elle reçut l'appui de l'Église : l'évêque d'Aire-sur-Adour lors des courses de 1853 à Bayonne, ceux de Nîmes en 1863 (à l'occasion des premières corridas intégrales) et 1885<sup>20</sup>. L'opposition se transforma en campagne d'opinion lors de moments symboliques forts, de la première corrida à Bayonne aux tentatives d'implantation près de Paris en 1899-1900. Journalistes de *l'Illustration*, du *Temps*, du *Petit Journal*... (la presse nationale et même régionale était majoritairement défavorable), écrivains comme Léon Bloy, Octave Mirbeau, Emile Zola, universitaires tel le géographe Elisée Reclus, figures du militantisme politique comme Henri Rochefort ou Séverine, hauts magistrats se mobilisèrent à mesure que le danger s'approchait de la capitale, entraînant derrière eux l'immense majorité du monde politique<sup>21</sup>. Dans son article de 1981, Maurice Agulhon a prouvé que la gauche républicaine, libérale, laïque se montra hostile à la corrida par réflexe antibonapartiste et pour des raisons éthiques que nous allons voir. Mais ce sentiment transcenda les clivages politiques comme le montre l'attitude de l'Église, celles de l'académicien antidreyfusard Jules Lemaitre, du royaliste Mirbeau, ou le témoignage de Montherlant sur l'hostilité viscérale de sa famille d'obédience conservatrice<sup>22</sup>.

Les classes aisées, les bourgeoisies moyennes et nouvelles des villes s'opposèrent à la corrida parce qu'elle bouleversait leurs normes de comportement<sup>23</sup>. La nature, la multiplicité et la concordance des adjectifs qu'elles utilisèrent pour décrire leurs réactions (atroce, dégoûtant, écoeurant, hideux, immonde, odieux, sauvage, etc.) disent bien l'ampleur de la transgression. Du fait des costumes et du cérémonial, la répulsion ne se fonda pas sur l'allure physique des toreros, comme cela se produisait pour les bouchers maculés de sang ou les

20. E. Pierre, Une société sous la Monarchie de Juillet : la SPA. Formation, idéologie, sociologie, *Histoire et animal*, Toulouse, Presses de l'IEP, 1989, p. 315-331 ; E. Baratay, *op. cit.*, chap. XV.

21. On trouvera une carte d'un vote des députés sur cette question en 1900 dans E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *op. cit.*, p. 52.

22. J. Lemaitre dans *L'Echo de Paris*, 13 octobre 1899 ; O. Mirbeau dans *Le Journal*, 17 juin 1900 ; H. de Montherlant, *Les Bestiaires* (1926), Paris, Gallimard, 1954, p. 21.

23. On sait peu de choses sur les classes populaires. De nombreux témoignages laissent à penser que celles du midi furent souvent indifférentes à la corrida, voire très réservées au moins jusqu'à la première guerre mondiale : *Le Dacquois*, 22 juillet 1896, *La Gironde*, 17 janvier 1900.

boxeurs à l'allure de brutes<sup>24</sup>, mais sur le traitement de l'animal et ses conséquences pour les hommes.

Le dégoût fut d'abord sensoriel : les contemporains rejetèrent ces scènes de « boucherie », de « tuerie sauvage », les cris et les odeurs de sang, de chair et d'excréments<sup>25</sup>. La corrida heurta la vue, l'ouïe et l'odorat parce qu'elle contredisait une évolution de longue durée, maintenant bien connue. Jusqu'à la première moitié du siècle, les tueries urbaines débordaient sur les rues, répandaient des ruisseaux de sang, des monceaux de boyaux, des odeurs âcres et fortes. Elles avaient déjà suscité des plaintes au Moyen Age, mais surtout à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle parce que les élites toléraient de moins en moins le spectacle de la violence, les atteintes aux nouvelles prescriptions hygiéniques, la proximité du miasme<sup>26</sup>. Tout le programme des édiles du XIX<sup>e</sup> siècle fut de cantonner l'abattage et l'équarrissage des animaux dans des bâtiments spéciaux, de les éloigner de la ville et de nettoyer les rues de ses cadavres, chose faite à Paris entre 1808 et 1825, puis peu à peu en Province (Lyon, 1840). Il s'agissait de cacher la mort des bêtes pour ne pas donner d'idées malsaines, pour limiter la violence populaire (les bouchers avaient une réputation de brutes féroces, se complaisant dans le sang, toujours prêtes à la rixe) et pour participer à la purification des odeurs<sup>27</sup>. La corrida scandalisa parce qu'elle donna l'impression d'un retour à tout ce qui venait d'être rejeté et d'une insulte au progrès des mœurs.

A cela s'ajouta la pitié pour l'animal. Celle-ci ne fut pas toujours présente au milieu du siècle : un chroniqueur de l'*Illustration* affirma, à propos des corridas à Bayonne en 1853, qu'elles n'inspiraient aucune compassion pour le cheval, trop maigre, trop ridicule, ni pour le taureau, ce méchant qui se plaisait au combat. Sa réprobation était ailleurs, dans la dépravation morale que la corrida suscitait chez l'homme. Plus fréquemment, ce fut le sort du cheval qui retint l'attention. Un rapport de la SPA de 1855 assura que le taureau ne souffrait guère, que les « piqûres » étaient peu profondes, qu'il était à peu près toujours tué au premier coup d'épée et qu'il échappait ainsi à l'agonie tout en accomplissant sa destinée. Le cheval, par contre, subissait un véritable martyr dans un raffinement de cruauté. Il

24. V. Pelosse, art. cité, p. 15-18 ; A. Rauch, *op. cit.*, p. 26.

25. Exemples : J. Condamine, *Une course de taureaux à Saint-Sébastien*, Lyon, 1880 ; P. Mille dans *Le Temps*, 6 juin 1900.

26. A. Lebigre, La grande boucherie, *L'Histoire*, novembre 1979, p. 41-49 ; A. Farge, Signe de vie, risque de mort. Essai sur le sang et la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle, *Urbi*, 2, 1979, p. xv-xxii.

27. M. Agulhon, art. cité, p. 85 ; A. Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles* (1982), Paris, Champs Flammarion, 1986, p. 35-36, 141-142 ; V. Pelosse, art. cité, p. 14-19.

demanda que les hommes combattent à pied ou que les chevaux soient caparaçonnés et les picadors munis d'une longue lance pour que le taureau ne puisse approcher<sup>28</sup>.

Cette position n'était pas particulière à la SPA dont le recrutement social était représentatif des classes aisées. Elle renvoyait à la place privilégiée du cheval dans le monde aristocratique et bourgeois de l'époque (le plus noble et le plus dévoué des serviteurs de l'homme, mis au premier rang des animaux par Buffon), notamment au travail contemporain de création du « pur-sang » et au lien mental qui s'établissait entre cette noblesse chevaline et ces groupes sociaux<sup>29</sup>, mais aussi, et plus largement, à la distinction commune, bien ancrée, entre animaux domestiques et sauvages (bien que le taureau, élevé, sélectionné, façonné, ne soit pas sauvage mais dangereux), utiles et nuisibles, bons et méchants. C'est pourquoi, réflexions et actions sur la protection des animaux, du concours de 1803 à la loi de 1850, s'intéressaient avant tout aux domestiques les plus proches et en priorité au cheval. Elles entendaient lutter contre son utilisation populaire, considérée comme naturellement violente par association entre le peuple et la brutalité, et s'en prenaient notamment aux pratiques des charretiers et des conducteurs de véhicules urbains. La corrida s'inscrivit aisément dans ce champ mental parce qu'elle tournait le cheval en dérision depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, une époque marquée par le désintérêt de l'aristocratie espagnole pour les combats de taureaux et la transformation populaire de ceux-ci. Cette passation des rôles s'était traduite par un renversement de la hiérarchie du bestiaire. La corrida utilisait désormais de vieilles rosses efflanquées, prêtes à l'abattage, et non plus les lourds chevaux de guerre d'autrefois. Elle glorifiait au contraire le taureau, cet animal élevé par le peuple, tué pour lui et par lui dans des abattoirs où avait été justement créée cette nouvelle tauromachie<sup>30</sup>.

La dichotomie domestique-sauvage explique que le discours protecteur condamnait moins les pratiques élitistes de la chasse à courre, du tir aux pigeons ou aux canards vivants, mais elle ne dura guère dans le cas de la corrida : dès la décennie 1860, le traitement du taureau devint scandaleux pour tous les opposants, une évolution favorisée par l'élargissement progressif, plus ou moins rapide selon les

28. *L'Illustration*, 1853, p.163 ; Lagarde-Montlezun, *Rapport sur la question des combats de taureau*, Paris, 1855, p. 1-8

29. N. de Blomac, *La gloire et le jeu. Des hommes et des chevaux, 1766-1866*, Paris, Fayard, 1991 ; J.-P. Digard, *Le cheval, force de l'homme*, Paris, Gallimard, 1994.

30. Voir les travaux cités de M. Agulhon et V. Pelosse, ainsi que G. Bouchet, *Le cheval à Paris de 1850 à 1914*, Paris, Champion, 1993, et B. Bennassar, *Histoire de la tauromachie*, Paris, Desjonquère, 1993.

auteurs, du discours de protection à tous les animaux et par l'organisation dès 1853 de corridas sans picadors pour éviter les critiques, mais qui permirent paradoxalement de s'intéresser au sort du taureau. Il reste que la préférence pour les chevaux se maintint et fut renforcée à la fin du siècle par l'implantation définitive des corridas intégrales<sup>31</sup>.

La pitié pour l'animal reposait d'abord sur le refus de la souffrance inutile, un argument qui relevait du discours ancien, mais de plus en plus affirmé au XIX<sup>e</sup> siècle, d'un sage gouvernement par le roi de la création. L'homme exerçait une juste domination sur les bêtes, une idée partagée jusque dans les rangs de la SPA à une époque qui érigeait la domestication et l'acclimatation en programme de gestion<sup>32</sup>, mais il ne devait pas en mal user. Elle se fondait aussi sur le thème plus neuf, mais déjà bien constitué lors du concours de 1803, de la réprobation de l'homme de cœur. Il témoigne d'un glissement du discours, du registre de la raison vers celui de la sensibilité en partie par réaction à la vulgate cartésienne de l'animal-machine. Ce déplacement fut accentué à la fin du siècle avec l'entrée des femmes dans la protection militante parce qu'elles développèrent une vision intime, intériorisée de la violence, sans doute du fait de l'éducation et du rôle social qui leur étaient réservés, et parce qu'elles mirent l'accent sur la souffrance. Ainsi, la journaliste politique Séverine, bête noire des aficionados dans les années 1890, se dit attentive à la peur et à la douleur du taureau, à l'angoisse des chevaux.

Ce discours de la sensibilité révèle une nouvelle vision de la relation à l'animal marquée par une anthropomorphisation croissante et le sentiment d'une forte proximité. Elle se concrétisa par l'intégration du respect des animaux dans le processus de civilisation. Pour tous, l'homme de cœur était tout simplement l'homme civilisé qui s'opposait à la violence et à la barbarie, qui préférait le « génie français » à la rudesse espagnole teintée de fanatisme et d'obscurantisme, voire à celle du midi lorsque vers 1900 les aficionados méridionaux commencèrent à prétendre qu'il s'agissait d'une tradition régionale. Cette conception transcenda les clivages politiques, mais certains lui donnèrent une version plus marquée : Séverine, amie de Jules Vallès, intégra son combat contre la corrida dans sa lutte contre l'oppression

31. Exemples : N. Gallois dans *Les curiosités de l'Exposition maritime internationale du Havre*, 1868, cité par M. Thorel, *Toros et crinolines. Les corridas au Havre en 1868*, Montpellier, UBTF, 1986, p. 34 ; J. Lemaitre dans *L'Echo de Paris*, 13 octobre 1899. Sur l'élargissement de la protection : E. Baratay, *op. cit.*, chap. XV.

32 C. Blanckaert, Les animaux « utiles » chez Isidore Geoffroy Saint-Hilaire : la mission sociale de la zootechnie, *Revue de synthèse*, 1992, 3-4, p. 347-382.

des ouvriers, des femmes, des animaux, au nom d'une philosophie alliant humanisme, christianisme et socialisme. Le sentiment de proximité se traduisit aussi par l'usage à la fin du siècle de la notion de « frères inférieurs », sans doute permise et renforcée par l'adhésion au darwinisme pour les républicains ou par le succès croissant du franciscanisme du côté des catholiques<sup>33</sup>. Là encore, la corrida intervint à contretemps d'une évolution profonde des mentalités, du développement de la zoophilie (prise au sens originel, celui de l'époque, d'amour et de protection des animaux) dans la société bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>.

Elle heurta aussi car elle apparut comme un facteur de dégradation de l'homme et d'abord de renoncement de soi : le public des arènes, jusqu'aux femmes et aux enfants pourtant conçus comme les réceptacles et les garants privilégiés de la morale, abandonnait toute raison, se livrait aux passions, aux cris, aux injures, à la négligence vestimentaire, voire à la luxure. Comme les toreros, il se complaisait dans la violence, la laideur, la souffrance, le sang et il sembla à tous évident que ce sadisme se retournerait contre l'homme. L'argument anthropocentrique du respect de l'animal pour préserver la morale et prévenir la violence sur l'homme était ancien et récurrent. Il avait été prédominant dans le déplacement des boucheries ou le vote de la loi Grammont ; il l'était aussi dans le cas de la corrida, mais il prit avec elle une acuité particulière car cette pratique importée parut le prélude au retour des jeux romains, l'avant-garde d'une nouvelle barbarie, le signal d'une prochaine décadence, d'où la volonté de ne rien céder de la civilisation face à une Espagne jugée, depuis le siècle des Lumières, comme l'antichambre de la barbarie africaine et le dernier témoin de l'obscurantisme moyenâgeux<sup>35</sup>. La répulsion fut d'autant plus forte que la corrida sembla contredire tout le travail d'autocontrainte, d'intériorisation des normes décrit par Norbert Elias à propos du processus de civilisation, toute la vision contemporaine du progrès des nations civilisées, de l'adoucissement des mœurs et de la reconnaissance des autres (appelé mouvement des Lumières par les répu-

33. L. Moynier, *Lettre d'un chien errant sur la protection des animaux*, Paris, 1888, p. 158-161 ; Severine, *Pages rouges*, Paris, 1893, p. 98-105 ; *Illustration*, 16 juin 1900, p. 2 ; *Petit Journal*, supplément illustré, 9 mai 1909, p. 69.

34. Voir les travaux cités de M. Agulhon, E. Baratay, V. Pelosse, E. Pierre, K. Kete et G. Fleury, *La belle histoire de la SPA*, Paris, Grasset, 1995.

35. Exemples de *l'Illustration*, 1853, p. 163-165 ; E. Reclus, *Géographie universelle*, Paris, 1876, t. 1, p. 906 ; P. Larousse, *Courses de taureaux*, *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1866-1876 ; E. Zola, lettre à Marcel Laurent, 8 octobre 1899, dans *Bulletin de l'OABA*, 1986 ; J. Bluzet, *L'enfer des bêtes*, Paris, 1914, p. 195-196, 204-210. Sur l'Espagne : L. Hoffmann, *Romantisme Espagne. L'image de l'Espagne en France entre 1800 et 1850*, Paris, PUF, 1961.

blicains), enfin toute la lutte des notables contre la violence populaire, que les historiens voient effectivement régresser après 1860 à la fois parmi les hommes, mais aussi à propos des bêtes avec le déclin des jeux violents, des combats d'animaux (interdiction à Paris en 1833) et même des courses taurines longtemps répandues dans toute la France, progressivement restreintes au midi et là, canalisées vers une moindre violence<sup>36</sup>.

Ce discours fit l'objet d'une large unanimité jusqu'aux années 1930. Le fait que la Ligue des droits de l'homme prît plusieurs fois position, entre 1929 et 1933, contre la « barbarie » de la corrida au nom de la souffrance inutile, d'une dégradation morale indigne d'une nation civilisée, montre bien l'ampleur de sa diffusion. S'il ne permit pas d'obtenir l'interdiction de la corrida, pour des raisons que nous avons analysées ailleurs, il fut à l'origine des nombreux déboires financiers des impresarii une fois passés les premiers succès de curiosité, de la lente implantation dans le midi et de l'échec des multiples tentatives dans le nord de la France entre 1860 et 1950<sup>37</sup>.

Il subit une inflexion sensible à partir de l'entre-deux-guerres, d'abord parce qu'il était en partie infirmé par les faits. L'implantation de la corrida dans le midi ne provoqua ni la chute morale, ni le retour de la barbarie tant annoncés. On peut même dire que la corrida des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles éprouva elle aussi les effets du processus de civilisation : le public fut peu à peu chassé de l'arène, cantonné sur les gradins et policé dans ses manières ; le combat connut un endiguement de la violence, que nous verrons en détail plus loin, avec l'abandon de l'usage des chiens et de la *media luna*, l'adoption du caparaçon pour les chevaux et la diminution du nombre des piques. Les opposants à la corrida abandonnèrent donc peu à peu cet argument, ou le déplacèrent sur le cas particulier de l'enfance qu'il fallait protéger de ce spectacle afin d'éviter qu'elle ne développât des tendances malsaines. Par contre, ils maintinrent la nécessité d'étendre aux animaux l'adoucissement des mœurs, l'humanisation des attitudes, la reconnaissance des autres, conçus par tous comme les caractéristiques d'une nation civilisée, et surtout ils donnèrent de plus en plus de place aux idées zoocentriques. L'animal était une créature vivante, sensible et souffrante, respectable en elle-même, sur laquelle l'homme n'avait aucun droit pour la violenter, une valorisation qui

36. Voir les travaux cités de M. Agulhon, E. Baratay et E. Hardouin-Fugier, A. Corbin, ceux de N. Elias, *La civilisation des mœurs, La dynamique de l'Occident, La société de cour*, parus chez Calman-Lévy en 1973-1975, et J. N. Pelen, C. Martel (dir.), *L'homme et le taureau en Provence et Languedoc*, Grenoble, Glénat, 1990, sur les transformations des jeux taurins au XIX<sup>e</sup> siècle.

37. La Ligue : textes dans E. Derancourt, *La tauromachie en Charente-Inférieure*, Paris, 1933, p. 26-28. L'échec de l'interdiction : E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *op. cit.*, chap. III.

reflète toute l'évolution du courant zoophile au XX<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>. Parallèlement, l'adoption du caparaçon conduisit à se centrer définitivement sur le taureau, même si des considérations sur le traumatisme des chevaux bousculés, renversés, perdurèrent dans les années 1930-1950 en témoignage d'un progressif effacement de l'ancienne préférence. Cette évolution des conceptions résulta à la fois d'un lent approfondissement du sentiment protecteur et d'une volonté de contrer les accusations d'incohérence formulées par les adversaires.

Mais ce courant de pensée fut rapidement marginalisé dans les décennies 1940-1950 du fait de la conversion d'une partie des élites à la corrida, de la tolérance des autres, de la mode médiatique qui se développa. Il s'effectua une rupture entre les opposants, vite réduits aux associations de protection, et les groupes dirigeants alors qu'il y avait identité de vues jusqu'alors. Si les mouvements de contestation reviennent sur la scène publique et se montrent plus actifs dans la décennie 1990 en profitant de l'engouement pour l'écologie et la protection de la nature (union anti-tauromachique en 1988, manifestations périodiques à Nîmes depuis, etc.), ils ont perdu toute influence immédiate auprès des hommes politiques, des magistrats, des médias, de l'Eglise.

Par contre, leur conception est proche des sentiments d'une opinion publique restée hostile à la corrida (83 % dans un sondage de 1993, mais l'absence d'enquêtes régulières empêche toute sociologie précise) et qui paraît de plus en plus sensible à la protection de la nature en général, au respect de l'animal en particulier. L'historien est ici confronté à une évolution souterraine, très peu explicitée par des documents, très peu étudiée et médiatisée jusqu'en ces dernières années où des organes de presse et des intellectuels, se découvrant confrontés à une opinion contraire à celle professées en leur milieu, notamment depuis les années 1930-1940, ont réagi et, oubliant le mouvement de fond pour se focaliser sur les idées les plus hétérodoxes, ont parlé de déviation, de sensiblerie, voire d'idéologie d'extrême droite<sup>39</sup>. Il faudrait cerner ce mouvement, décrire son histoire en multipliant les angles d'études. On en perçoit la réalité par quelques traces, bien qu'elles ne soient pas toujours aisées à interpréter : refus croissant de voir tuer un animal, déclin de la consumma-

38. Exemples : E. Derancourt, *ibid.*, p. 20 ; R. Misrahi, Sur une corrida, *Les Temps modernes*, janvier-février 1955, p. 1053-1072 ; Ligue française des droits de l'animal, *La tauromachie et sa réglementation*, Paris, 1986, p. 13-18 ; M. Dumont dans *Le Monde*, 22 septembre 1986, p. 30. Sur l'évolution de la zoophilie : E. Baratay, *op. cit.*, chap. XX, XXI.

39. L. Ferry, *Le nouvel ordre écologiste*, Paris, Grasset, 1992 ; J. Chanteur, *Du droit des bêtes à disposer d'elles-mêmes*, Paris, Seuil, 1993.

tion des abats et des viandes rouges au profit des viandes blanches, conviction que faire souffrir un animal, c'est comme faire souffrir un homme, etc.<sup>40</sup> Cette opinion publique est souvent loin de partager les idées des mouvements de protection (les droits des animaux), se cantonne au sentiment personnel, n'est guère attirée par le militantisme et accepte même l'idée d'une tradition, mais elle réproouve le sang et la mort d'un animal par jeu.

#### UN JUSTE COMBAT

Pour faire face à cette opposition majoritaire, d'abord ouverte, puis larvée, mais toujours présente, les aficionados constituèrent dès les premières années un discours de justification à la différence de l'Espagne où la pratique se transformait en élément de l'identité nationale, où l'opposition était minoritaire. Nous connaissons très mal, par manque d'études approfondies, la sociologie de ces aficionados, c'est-à-dire de ceux qui allèrent régulièrement aux arènes, qui adhérèrent à des clubs ou des revues tauromachiques et qui militèrent, sous une forme locale ou nationale, individuelle ou collective, pour l'implantation de la corrida intégrale entre 1853 et 1920, époque où les gouvernements renoncèrent à toutes velléités réelles d'interdiction. A lire les textes, il semble que cela concerna en priorité, outre quelques aristocrates, une petite et une moyenne bourgeoisie du midi et du sud-ouest dont les représentants connus, qui s'exprimèrent par l'écrit, étaient journalistes, littérateurs, hommes de loi, etc. Mais on ignore le degré d'engagement du petit peuple urbain, celui des campagnes restant acquis aux courses régionales. Tout indique cependant que les aficionados furent très minoritaires, mais qu'ils surent faire pression sur le monde politique local, des maires aux députés, pour obtenir un appui efficace.

Du fait de sa nouveauté et des réactions qu'il suscita, c'est bien le traitement de l'animal qui fut d'emblée justifié. Pour les aficionados, il ne s'agissait pas d'une violence barbare, insensée ; elle s'inscrivait dans un combat aux règles précises, où l'homme mettait en valeur ses

40. Sur ce dernier point : sondage de 1981 (77 % de oui) cité par P. Yonnet, *op. cit.*, p. 224. Le déclin des viandes rouges au profit des blanches est sans doute le symbole d'un rejet du sang, mais il peut tout autant s'analyser en terme de coûts : les dernières sont moins chères. Sur l'évolution des élites et de l'opinion publique envers la corrida : E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *op. cit.*, chap. IV-V.

qualités de courage, d'intelligence, d'adresse et de force. A la représentation de l'humanité des opposants fondée sur le progrès et l'adoucissement des mœurs, ils en opposèrent une autre, basée sur l'intangibilité de la nature humaine, sur une éthique de l'affrontement, de l'endurance, de la puissance physique. Dans cette optique, la violence sur l'animal ne fut pas niée, bien au contraire, mais légitimée par la recherche du prestige, de l'exhibition de la force et de l'affirmation de la domination. Les aficionados rejetèrent cependant les accusations de sadisme ou de cruauté car la violence relevait pour eux d'un traitement normal de l'animal, cet être inférieur destiné à l'homme, dont il pouvait jouir comme il l'entendait, par exemple en mettant en scène la victoire de l'intelligence humaine sur la force bestiale. Le bon plaisir de l'homme était encore plus justifié pour les espèces sauvages auxquelles le taureau était assimilé. Tout cela s'inscrivait dans une conception des relations homme animal qui faisait jusqu'alors la quasi-unanimité en Occident et qui fut même avivée au XIX<sup>e</sup> siècle par une ambition accrue de maîtriser la nature, comme le montre, par exemple, la constitution des zoos<sup>41</sup>.

La corrida ne leur parut pas plus illégitime que d'autres violences, du jeu de l'oie aux manières des charretiers et des bouchers en passant par la chasse ou la pêche. Par stratégie, pour banaliser le spectacle, et par conviction, au nom du droit à disposer des bêtes, ils refusèrent de distinguer entre ce qui serait violence futile ou nécessaire et de différencier les animaux, respectables ou non, comme le faisaient au même moment les opposants qu'ils accusèrent d'incohérence, voire de malhonnêteté en dénonçant seulement les loisirs populaires et régionaux, et en triant parmi les bêtes. L'argument n'était pas sans fondements. La volonté d'une partie des élites de faire évoluer les comportements se liait à leur lecture sociale : si elles condamnaient d'abord les pratiques qu'elles jugeaient les plus cruelles par impossibilité sociale et mentale, y compris pour elles, de tout remettre en question, elles se tournaient en priorité vers les usages populaires, inscrivant leur lutte dans une entreprise séculaire de façonnage du peuple. Il ne faut cependant pas généraliser cette attitude, la prendre pour un avatar de la lutte des classes et ainsi accepter tel quel un clivage destiné, pour les aficionados, à mobiliser les foules alors que les plus militants d'entre eux appartenaient à la bourgeoisie ou à la petite aristocratie. Le clivage était réel parmi les premiers dirigeants de la SPA ou parmi le commun des notables, telle la famille de Montherlant qui opposait la corrida, une pratique de bouchers bonne

41. Voir les travaux cités de E. Baratay, R. Delort, K. Thomas, et Y. Laissus, *Les animaux du Muséum*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 1993.

pour les primitifs, à la chasse aux cerfs, aux sangliers ou aux pigeons, digne des gentilshommes. Mais, d'autres, souvent engagés dans la protection, des bourgeois dégagés des habitudes aristocratiques de la chasse ou populaires de la pêche, élargirent tôt leur contestation des usages, tel le cardinal Donnet qui demanda au Sénat, en 1867, une limitation de la chasse. D'ailleurs, l'accusation d'incohérence fut l'un des facteurs qui poussa lentement les opposants à généraliser cette attitude<sup>42</sup>, mais comme les aficionados connaissent mal ces milieux, leur argument, de bonne guerre, se perpétue de nos jours.

Ils repoussèrent aussi l'idée d'une dégradation morale de l'homme et d'un danger pour lui-même. Pour cela, ils insistèrent sur la rareté des décès humains, la légèreté des blessures, affirmant que la corrida n'était pas plus dangereuse et sanguinaire que les acrobaties, les courses à cheval, les voyages en ballon et, à la fin du siècle, la gymnastique ou la boxe, qu'elle était même plus « humaine », car le risque de mort était pour la brute et non pour l'homme, et moins amoral que les cafés-concerts et autres spectacles parisiens. Il s'agissait ainsi de revendiquer à leur profit un progrès des mœurs, un processus de civilisation auquel ils adhéraient comme tous leurs contemporains, tout en refusant de l'étendre à l'animal.

Là, intervenait la disqualification de l'opposant accusé de sensiblerie mal placée, d'égalisation des hommes et des bêtes, voire de préférence pour ces dernières. Dangereux sanguinaires d'un côté, zoolâtres misanthropes de l'autre, ces clichés, maintenus jusqu'à nos jours, permirent par leur outrance de dire l'ampleur du scandale provoqué par l'anormalité du comportement de l'autre, parce qu'il transgressait les normes personnelles, et de le renvoyer aux frontières de l'humanité. Pour cela, les aficionados se focalisèrent sur les groupes (la SPA) et les idées (les frères inférieurs) les plus en pointe, mais le plus souvent cantonnés dans les grandes villes, de manière à accentuer le fossé avec une population méridionale de classes moyennes et populaires habituées à une vision traditionnelle des choses. Et lorsque l'opposition était trop forte pour prétendre la réduire à une minorité, elle était sciemment transformée en un conflit entre la France germanique du nord et la latine du sud ; un topos qui s'imposa au XX<sup>e</sup> siècle en prenant plusieurs figures (par exemple le clivage protestants-catholiques), mais qu'il faudrait sérieusement étudier pour mesurer sa réalité. En 1900, en tout cas, au plus fort de l'affrontement, il était loin d'être vérifié : une partie des hommes politiques et des journa-

42. H. de Montherlant, *op. cit.*, p. 21. La pêche : A. Corbin (dir.), *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 324-340. Donnet : E. Baratay, *op. cit.*, p. 205.

listes méridionaux prirent position contre la corrida au profit des courses régionales<sup>43</sup>.

Car c'est bien la force des oppositions, même dans le midi, qui obligea aux adaptations dès les premières années. Les impresarii organisèrent des spectacles dérivés pour ne pas choquer, pour se conformer à la loi Grammont, et les intégrèrent aux courses locales et aux spectacles forains (cirque, rodéo, boxe, music-hall) à la mode dans les années 1880-1900. Ce furent les courses burlesques, avec acrobaties diverses et simulation de l'estocade, les courses hispano-landaises ou hispano-provençales, alternant sauts, passes, poses de banderilles ou de cocardes, mais sans mise à mort, enfin de quasi-corridas avec piques, banderilles et fausse estocade d'un taureau emboulé pour qu'il ne blesse pas les chevaux. Cette situation dura longtemps, jusqu'aux années 1890 où les corridas intégrales, autrefois rares et souvent organisées à la sauvette, s'imposèrent dans le midi et le sud-ouest, parce que leurs partisans se jugèrent assez forts pour défier le pouvoir et les élites bien pensantes, tandis que les courses mixtes continuèrent à préparer une implantation au nord<sup>44</sup>.

C'est alors que les aficionados se trouvèrent confrontés à une évolution contraire de la tauromachie en Espagne sous l'effet de trois courants : l'adhésion d'une partie des élites à l'idéologie du progrès et de la civilisation, qui la conduisit à rejeter les aspects jugés les plus barbares dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; la pression des touristes étrangers, de plus en plus nombreux à regarder les corridas comme un élément du folklore national, mais choqués par certains aspects ; la volonté de certains intellectuels, notamment de la « génération 1927 » constituée autour de Garcia Lorca, Bergamin, Alberti, de transformer la pratique en un art classique, intemporel, fondé sur le rythme sacré de la pure géométrie, et de la rendre « interplanétaire » (Bergamin), adoptable partout. C'est ainsi que l'usage des chiens fut abandonné vers 1860 et celui de la media luna en 1880 (ils n'avaient jamais été adoptés en France, le scandale aurait été trop fort). Le règlement de 1923 exigea que les traces de sang sur la piste soient immédiatement masquées, les viscères ramassés et les chevaux blessés

43. E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *op. cit.*, p. 52, 57-59. Sur tout ce qui précède, exemples de M. Oduaga-Zolarde, *Les courses de taureaux expliquées* (1854), Nîmes, Lacour, 1988 ; Foye, *Les courses de taureaux en France*, Paris, 1890, p. 13-15 ; maire de Dax dans *Le Temps*, 13-16 octobre 1894 ; L. Milhaud, *Les courses de taureaux devant le juge de paix de Limoges*, Bayonne, 1895 ; L. Dupuy, *A la SPDA Protec-toros*, Aigues-Mortes, 1895, p. 5-8 ; L. Feuillade, *Chroniques taurines, 1899-1907*, Nîmes, Ciné-Sud, 1988 ; textes de protestation des années 1890-1900 cités dans J.-L. Lopez, *Corrida oui, corrida non*, Anduze, 1977, p. 25-28, 70-71.

44. Sur les raisons du changement des années 1890, voir les travaux cités de E. Baratay - E. Hardouin-Fugier et A. Lafront.

retirés. Enfin, le dictateur Primo de Rivera, qui voulait donner de l'Espagne l'image d'un pays civilisé, rendit obligatoire en 1928 le port du caparaçon pour les chevaux afin d'« éviter ces horribles spectacles qui répugnent tellement aux étrangers et aux touristes »<sup>45</sup>.

Les dernières mesures concernaient le traitement du cheval, le plus chargé de symboles et d'enjeux. En Espagne, au XIX<sup>e</sup> siècle, le premier tercio avait une grande importance, autant, si ce n'est plus, que l'estocade. Le public protestait lorsqu'il était trop rapide, transformait en héros tel taureau qui avait tué un nombre convenable de chevaux et étalonnait sa satisfaction à l'aune de ces résultats<sup>46</sup>. En France, les aficionados étaient partagés entre deux discours. L'un, destiné à la controverse sur un point qu'ils savaient vulnérable pour leur cause, affirmait que la mort du cheval n'était pas inhérente à la corrida, qu'elle était due aux impresarii malhonnêtes qui livraient de vieilles rosses incapables de supporter le combat et que le devoir du picador était de défendre autant qu'il le pouvait son compagnon de bataille. L'autre, souvent interne à leur communauté, montrait un évident plaisir au traitement du cheval, un sentiment qui n'avait rien d'extraordinaire dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, qui rejoignait ceux procurés par les divers jeux mettant en scène la violence sur l'animal et qui paraissaient normaux à beaucoup. Par contre, il devint plus marginal dans les premières décennies de notre siècle, à mesure que déclinèrent les jeux populaires, tout en étant avivé par un phénomène de réaction aux opposants et à leur ordre moral : « Ce m'est toujours une satisfaction, écrit le poète provençal Louis Tailhade en 1924, de voir étripailler cinq ou six couples de chevaux. Avec le perroquet aimé des concierges, je ne connais pas d'animal plus odieux que la "conquête" de M. Buffon, ni qui mérite davantage l'animadversion des honnêtes gens »<sup>47</sup>.

En réalité, afin d'atténuer les critiques, les impresarii avaient déjà introduit l'usage du caparaçon à Nîmes ou à Béziers dans la décennie 1890, au moment où ils tentaient d'implanter les courses intégrales

45. Sur l'évolution en Espagne : Barbe Coquelin, Du témoignage au mythe : la vision artistique du cheval étripé, victime de la corrida, dans F. Zumbiehl (dir.), *La tauromachie, art et littérature*, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 48-57 ; J. Bergamin, *L'art du Birlibirloque* (1930), Paris, Le Temps qu'il fait, 1984, p. 32-59, 95 ; F. Garcia-Lorca, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1981, t. I, p. 918-930 ; P. Dupuy, *La corrida en France à la Belle Époque, 1890-1914*, Album Toros, Nîmes, 1984, p. 96-98 (règlement 1923) ; Rivera cité par E. Hemingway, *Mort dans l'après-midi* (1932), dans *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, 1966, t. I, p. 993.

46. Témoignage, par exemple, de T..., *Souvenirs d'Espagne, une course*, Toulouse, 1888, cité par J.-L. Lopez, *op. cit.*, p. 29.

47. Premier discours : L. Tailhade, *La corne et l'épée*, Paris, 1908, p. 16 ; texte de G. Drae cité dans P. Dupuy, *op. cit.*, p. 98. Second discours : L. Tailhade, *Le paillason. Mœurs de province*, Paris, 1924, cité par J.-L. Lopez, *ibid.*, p. 52 ; textes de L. Ulbach, L. Prunol cités dans P. Dupuy, *ibid.*, p. 98-100.

dans le midi. Ils avaient promis sa généralisation pour contrer les projets d'interdiction, notamment celui discuté à l'Assemblée nationale en 1900. Cette stratégie du compromis avait suscité l'opposition d'une partie des aficionados, soucieux de ne rien céder aux « âmes sensibles ». Leur position gagna du terrain dans les décennies 1900-1920 à mesure que les menaces s'atténuèrent : en 1912, la proposition de généralisation du caparaçon émise par la Ligue de protection du cheval fut repoussée par les arènes de Dax et de Bayonne<sup>48</sup>. La décision espagnole de 1928 prit donc à contre-pied cette communauté qui s'était constituée dans la contestation des idées ambiantes, qui avait argué de la nécessité du combat, du caractère normal de la violence, sans toujours bien s'apercevoir, à ne parler que de l'opposition d'une minorité, que les mentalités évoluaient en sens contraire. Elle vécut la réforme, qu'elle dut accepter, comme une capitulation sans raison, une victoire des zoolâtres, le prélude d'une fin annoncée, alors que la SPA s'était montrée tout aussi réticente parce qu'elle considérait que le caparaçon risquait de sauver la corrida pour longtemps, ce qui paraît maintenant évident<sup>49</sup>.

#### LA BEAUTÉ DE LA VIOLENCE

Ce discours des aficionados se maintint jusqu'aux années 1940, avec des glissements que nous verrons plus loin, mais le sentiment d'une violence normale fut accentué et transformé dans l'entre-deux-guerres par certains artistes, écrivains et intellectuels qui se prirent de passion pour la corrida. D'abord Montherlant, indépendant et assez isolé en France, mais qui se lia à des milieux littéraires espagnols et qui donna une place centrale à la corrida dans *Les Bestiaires* (1926). Puis des hommes plus ou moins proches du surréalisme, tels Max Jacob, Desnos, Supervielle et surtout Picasso, qui utilisa abondamment ce thème, notamment dans la *Minautoromachie* (1935) et *Guernica* (1937), mais aussi Bataille qui l'évoqua en particulier dans l'*Histoire de l'œil* (1928) et Leiris qui lui consacra le *Miroir de la Tauromachie* (1938) et une partie de *L'Age d'Homme* (1939). Peu nombreux et

48. L. Feuillade, *op. cit.*, p. 89-90 ; Plumeta, *La tauromachie moderne*, Nîmes, 1913, p. 216. 1912 : J. Bluzet, *op. cit.*, p. 197.

49. Voir H. de Montherlant, *op. cit.*, p. 102-104 et les campagnes des revues taurines *Le Torero*, *Le Toril*, *Biou y Toros* : F. Bertrand, *De Biou y Toros à Toros*, évolution, action et influence d'une revue tauromachique, Maîtrise Montpellier III, 1992, p. 92, 94. Le refus persiste jusqu'aux années 1950 : E. Fornairon, *L'envers de la corrida*, Avignon, 1955, p. 16-20. SPA : *Bulletin de la SPA*, 1900, p. 137-138.

encore peu connus pour la plupart, sauf Montherlant et Picasso, ils n'eurent guère d'influence sur le moment, mais ils annonçaient la prochaine conversion des élites pour laquelle ils jouèrent un rôle important.

Tous considéraient la violence comme un élément indispensable de la nature humaine. Dans *Les Bestiaires*, Montherlant décrit un Alban qui aimait trop les taureaux pour pouvoir rester longtemps sans les tuer, qui ressentait le désir du sacrifice comme une véritable frénésie et qui éprouvait, à chaque enfoncement de lame, une décharge nerveuse, synonyme de jouissance et de besoin délivré. Dans ses récits de corrida, l'écrivain s'attardait avec plaisir sur l'éventration du cheval, le sang, la mort, car les courses de taureau lui avaient donné conscience de toute la sauvagerie qui existait en lui, en l'homme : « C'est là le vrai poème du sang, de la volupté et de la mort. Du sang et de la mort, nous en avons à loisir, sang et mort des *toros*, mort et sang des chevaux. Sang qui ruisselle, brillant et brûlant, sang dont le sable altéré se saoule ! Mort dans les yeux ; mort énergique ou chancelante, mort qui s'attarde et refuse, mort triomphante et triomphale, dans la joie du soleil et des choses ! » Picasso aimait à représenter sans cesse la violence de l'affrontement du premier tercio, même après 1928 et l'obligation du caparaçon qu'il considéra toujours comme une injure au spectacle. Pour Bataille, fasciné par les supplices et les martyrs, le plaisir naissait de l'horreur et de l'intolérable beauté de la mort. Celle du torero Granero avait été à l'origine de son intérêt pour la corrida : « Jamais, dès lors, je n'allais aux courses de taureaux sans que l'angoisse ne me tendît les nerfs intensément. L'angoisse en aucune mesure n'atténuait le désir d'aller aux arènes. Elle l'exaspérait au contraire, composant avec une fébrile impatience. Je commençais à comprendre que le malaise est souvent le secret des plaisirs les plus grands. » Leiris, fasciné par la violence, la souffrance, la souillure, les tortures d'hommes ou de bêtes, persuadé que le masochisme et le sadisme, qu'il revendiquait, permettaient de faire surgir ce qu'il y a de primordial et de véridique en l'homme, d'atteindre une plus intense réalité, se disait toujours ému lorsqu'il y avait mise à mort, même si la corrida était médiocre, ennuyeuse, « ignominieuse » avec de jeunes veaux beuglant et urinant de frayeur.

Ces positions hétérodoxes s'inscrivaient dans une volonté commune de rompre avec la morale et les conventions établies, avec le processus de civilisation confondu avec l'ordre bourgeois qu'ils réprouvaient par révolte contre leur milieu. Tous voulaient retrouver la profondeur psychique de l'homme, refoulée, réprimée par des siècles de civilité croissante. Montherlant dénonçait la morale et la justice empêchant d'aller librement vers la vie, prônait la révolte de la

chair et des passions contre l'existence châtrée et ennuyeuse de son temps, entendait réaliser l'image du surhomme proposée par d'Anunzio : intelligent, voluptueux et vicieux, le vice étant l'antidote de la langueur contemporaine, la source de la puissance et de la beauté de la vie. Par haine de la bourgeoisie et de sa morale, Bataille souhaitait une révolution où triompherait l'irrationnel, le désordre violent des désirs et de l'instinct. Elle devait commencer dans la vie quotidienne où l'interdit, l'insensé, le honteux étaient à privilégier et s'épanouir en des moments paroxysmiques. L'humanité s'était faite en s'opposant à la bête, mais elle gardait la nostalgie de l'immédiateté et de la violence animales, elle ressentait de plus en plus le poids de la civilisation et aspirait périodiquement à revenir aux états de violence et de vie enivrée, extatique que l'on trouve dans certains rituels, la révolution, la guerre et la corrida. L'homme vrai de Leiris allait au delà des limites du civilisé, prenait conscience de la totalité de son être, notamment des coins les plus obscurs, construisait une humanité nouvelle qui « n'a rien à voir avec bonheur, pas plus qu'avec bonté (...) les visions les plus atroces comme les plaisirs les plus cruels sont entièrement légitimés s'ils contribuent au développement d'une telle humanité »<sup>50</sup>.

Tout en célébrant la violence et en portant à son paroxysme la lecture habituelle des aficionados, ils procédèrent à une analyse nouvelle de la corrida, indissociable de la première dans leurs esprits, mais qui initia un déplacement du discours de la bête vers l'homme, du combat vers les gestes et leurs significations symboliques. La corrida fut assimilée à un sacrifice, un des derniers rites religieux vivants, ancré dans les profondeurs de l'homme, bien éloigné d'un sacré officiel moribond. Elle devint aussi une mise en scène de la condition de l'homme, une occasion de se mettre en danger pour prouver son courage, sa liberté, sa maîtrise des événements, une possibilité de réincorporer la mort à la vie et de la rendre proche, voluptueuse, enivrante. Elle fut transformée en une parade amoureuse où chaque phase figurait une étape du rapport sexuel des premières passes préparatoires au spasme de l'estocade, où l'homme et la bête échangeaient sans cesse les rôles féminins et masculins. Elle fut promue au

50. H. de Montherlant, *ibid.*, p. 82-83 ; P. Sipriot, *Montherlant sans masque*, Paris, Laffont, 1982, t. I, p. 149-151 (citation), 246-247 ; Picasso, *Toros y toreros*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1993, p. 69, 97 ; G. Bataille, *L'élevage, Le passage de l'animal à l'homme et la naissance de l'art, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1988, t. XII, p. 187, 265-266, 272 ; M. Surya, *George Bataille, la mort à l'œuvre*, Paris, Séguier, 1987, p. 43-44, 57 (citation tirée de *Actualité. L'Espagne libre*, Paris, 1946, p. 120), 68, 71, 103, 175, 182, 192, 227, 290-293 ; M. Leiris, *Miroir de la tauromachie* (1938), Montpellier, Fata Morgana, 1981, p. 25-29, 31 et *L'Age d'homme*, précédé de *De la littérature considérée comme une tauromachie* (1939, 1946), Paris, Folio Gallimard, p. 70-75 ; L. Boyer, *Michel Leiris*, Paris, Éditions Universitaires, 1974, p. 59-66, citation p. 65 de *Brisées*.

rang d'un art, d'une esthétique où se mêlaient beauté des costumes et des gestes, danger de l'animal et de la mort, union et combat, gloire, sang et souffrance<sup>51</sup>.

L'attrait de la violence et de la souffrance, le rejet de l'ordre moral, d'une prétention civilisatrice oppressante avaient déjà été exprimés par des romantiques amoureux de la corrida, tels Mérimée, Gautier, Quinet, mais lorsqu'ils se trouvaient... en Espagne et leur position visait plus à défendre ce pays contre la civilisation qu'à importer la corrida en France. L'art et l'érotisme avaient été évoqués au début du siècle dans les chroniques taurines du journaliste Louis Feuillade ou dans *La bêtise parisienne* (1897) de Paul Hervieu au moment où les aficionados cherchaient des arguments nouveaux pour convaincre de la nécessité de la corrida et où des hommes de lettres, encore mineurs à cette époque, commençaient à lire le spectacle avec leur culture et à transformer le discours initial. Mais c'est bien la génération de l'entre-deux-guerres qui systématisa ces idées. Elles s'inscrivaient dans un contexte intellectuel et politique propice avec l'achèvement de la découverte de l'inconscient par Freud, la critique de l'intelligence rationnelle entamée par Bergson, la remise en cause des normes esthétiques en vigueur depuis la Renaissance en matière de peinture, sculpture, poésie, musique, etc., la fascination pour les foules (Le Bon) et la violence (Sorel), l'apologie de la révolte et « l'esthétique de la violence et du sang » (Marinetti) élaborées par le futurisme, la révolution russe et le fascisme (on sait que Bataille fut, un temps, fasciné par 1934 et que beaucoup furent plus ou moins attirés par le communisme)<sup>52</sup>. Des aspects bien différents, quelquefois opposés, mais ayant le point commun de faire table rase du passé et notamment de l'ordre bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle, le processus de civilisation n'étant considéré que comme son paravent. On notera cependant que la finesse de l'analyse portée sur la corrida témoignait d'une certaine manière d'un raffinement croissant de la civilisation, celle-là même qu'il fallait détruire !

51. H. de Montherlant, *Va jouer avec cette poussière*, Paris, Gallimard, 1966, p. 68, 189-190 ; P. Sipriot, *ibid.*, t. I, p. 49 ; t. II, p. 295 ; G. Bataille, *Histoire de l'œil* (1928), Paris, Gallimard, 1970, p. 50, 53 ; A. Arnaud, G. Excoffon, *Bataille*, Paris, Seuil, 1978, p. 126-127 ; M. Leiris, *Miroir...*, *ibid.*, p. 32-40, 48-53, 66-67 et *L'Age...*, *ibid.*, p. 19, 70-72 ; L. Boyer, *ibid.*, p. 8-10, 49-50, 66-69 ; *Picasso...*, *ibid.*, p. 13-15, 23-25, 52, 119, 127, 147-150, 158, 160.

52. P. Mérimée, *Lettres d'Espagne* (1830), Bruxelles, Complexe, 1989, p. 32-34 ; T. Gautier, *Voyage en Espagne* (1843), Paris, Julliard, 1964, p. 100-101, 113 ; E. Quinet, *Mes vacances en Espagne* (1843), Paris, 1846, p. 57-58, 148-153 ; L. Feuillade, *op. cit.*, p. 91-100 ; *Futurisme et Futurismes*, Paris, Le Chemin Vert, 1986, p. xvii-xxii, 102-107. Le Futurisme s'intéresse justement à la corrida : manifeste « Espagne rapide et taureau futuriste » de 1931.

## LA VIOLENCE OCCULTÉE

L'après-guerre fut marquée par la conversion des élites à la corrida, ou du moins d'une partie d'entre elles, en particulier celles du pouvoir (politiques, magistrats), des savoirs (clercs, artistes, intellectuels) et des médias. Il n'est pas possible, dans le cadre de cet article, d'évoquer amplement ce phénomène et nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons écrit ailleurs<sup>53</sup>. Il suffit de dire ici qu'il se traduit par la légalisation de 1951, par une interprétation juridique très libérale de cette loi, en faveur d'une extension maximale de la corrida, par un embarras croissant des clercs, puis un silence prudent ou une adhésion enthousiaste, par une abondante production littéraire et cinématographique, notamment dans les décennies 1950-1960, par le retournement de la presse nationale qui devint le vecteur principal de la médiatisation de la corrida, de sa transformation en phénomène de mode où se mêlèrent mondanités et curiosités touristiques. Annoncée dans l'entre-deux-guerres par certains signes, tels le succès public des *Bestiaires* de Montherlant ou le prix Goncourt 1935 pour *Sang et lumières* de Joseph Peyré, cette conversion s'effectua dans les années 1940-1950 par un effet d'entraînement d'un groupe social à l'autre.

Plus que d'un revirement, bien qu'il existât, elle résulte du remplacement des générations qui s'effectua à la faveur de la guerre et de la libération, de l'arrivée sur la scène publique des progénitures des années 1900-1930. Leur attrait pour la corrida semble le fruit de deux attitudes : d'abord un conflit somme toute banal de générations, avec le rejet du XIX<sup>e</sup> siècle, de son ordre moral, accusé de n'être que celui de la bourgeoisie, et de sa culture, de son « romantisme » pris dans une acception élargie et caricaturée. Mais il s'agit aussi d'une adhésion accrue, affirmée à la modernité, à la technicité, à la maîtrise, l'aménagement, la transformation rationalisés de la nature (agriculture intensive, aménagement du territoire), une position sans doute fortifiée par le marxisme, alors influent en France, mais qui transcendait ce cadre idéologique, qui était celle de toute une époque comme le montre la similitude des grands travaux dans les Etats-Unis de Roosevelt et l'URSS de Staline. Elle se traduit par une coupure renforcée entre l'homme et l'animal, à l'inverse de ce qui s'esquissait auparavant, ce qui dévalorisa la protection des animaux et justifia au contraire leur exploitation systématique, voire industrielle.

53. E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *op. cit.*, chap. IV.

Ces élites reprirent à leur compte le discours des artistes et des intellectuels des années 1920-1930, parce qu'il servait de caution à mesure de leur renommée et parce que le raffinement de son analyse convenait à leur culture. Il se diffusa aussi parmi les aficionados plus modestes, car il valorisait la corrida, grâce à des intermédiaires culturels, les écrivains chroniqueurs taurins tels Jean Cau, Jean Lacouture ou Jean-Marie Magnan, et grâce aux relations personnelles que les Picasso, Montherlant, Leiris... entretenirent avec des impresarii, des éleveurs de taureaux, des toreros. Il s'effectua ainsi une certaine fusion des discours, analogue à celle qui existait entre les notables et la SPA jusqu'aux années 1920, et il est depuis difficile de distinguer entre les propos du simple amateur, souvent parisien, et ceux de l'aficionado confirmé, militant, membre d'un club taurin, lecteur d'une revue spécialisée, plutôt d'origine méridionale.

En réalité, tous procédèrent à un tri dans ce discours de référence. Les considérations sur l'amoralisme, la recherche de l'homme vrai ou du surhomme, la nécessaire révolte de la chair, des passions, de l'instinct, qui conduisaient à glorifier l'affrontement des corps, la violence sur l'homme ou l'animal, la guerre, furent assez vite abandonnés dès les années 1950, sauf quelques exceptions. Par contre, la métaphore sexuelle, la mise en scène de la condition humaine, l'art, la domination de l'intelligence sur la force brute, prirent une importance croissante, avec quelques différences d'accent d'un groupe social à l'autre (clercs et aficionados militants évoquant plutôt la domination et les intellectuels insistant sur le symbolisme de la mort et du sexe)<sup>54</sup>. Les textes de Cocteau sont un bon exemple de ce glissement qui s'effectua jusque dans le cercle des proches de Picasso, Bataille, Leiris...<sup>55</sup>

Plusieurs facteurs semblent à l'origine de cette évolution. D'abord l'expérience de la guerre, des destructions et des exterminations, qui déconsidéra l'idée d'une nécessité de la violence, de l'homme vrai ou du surhomme et leur donna un parfum de complaisance pour les idéologies et les biologies néfastes de l'entre-deux-guerres. S'ajoute une différence sociale : en s'appropriant la corrida, les élites plaquèrent sur elle leur culture, souvent nourrie de psychologie freudienne ou de littérature de l'absurde, et développèrent une lecture com-

54. Exemples : P. Eluard, A l'échelle animale, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1968, t. II, p. 335-336 ; R. Marteau, Pour le taureau, *Esprit*, décembre 1964, p. 1006 ; J. Lacouture, *Signes du taureau*, Paris, Julliard, 1979, p. 8-10 ; Mgr Cadhilac, évêque de Nîmes dans *Corrida*, novembre 1981, p. 8-9 ; F. Dupont, *Homère et Dallas*, Paris, Hachette, 1991, p. 67-73 ; J. Cau, *La folie corrida*, Paris, Gallimard, 1992, p. 33.

55. *La corrida du premier mai* (1957), Paris, Grasset, 1988 ; La Dame blanche, *Nouvelle Revue française*, avril 1957, p. 577-594.

plexe, axée sur la symbolique et la métaphore, qui se voulait éloignée du simple thème du combat qu'elles attribuaient à un public populaire, alors qu'il était celui d'une bourgeoisie ou d'une classe moyenne plus modestes et provinciales. L'ambiance idéologique des années 1950-1970, glorifiant la technicité, l'homme prométhéen, la maîtrise du monde, contribua sans doute à déplacer le regard des exploits du taureau, qui fut dévalorisé au point d'être physiquement amoindri comme nous le verrons plus loin, vers les prouesses du torero. Mais il y a autre chose : tout en rejetant l'ordre bourgeois des générations précédentes, ces élites participèrent au façonnage des comportements, à l'intériorisation des normes et notamment au lent refoulement de la violence ; si elles adhéraient à la maîtrise de la nature et à une dévalorisation de l'animal qui justifiaient implicitement le traitement qui lui était fait, elles refusèrent le plus souvent de revendiquer la violence pour elle-même et l'inscrivirent dans une nécessité transcendante.

L'exemple éloquent est celui du caparaçon : elles acceptèrent d'emblée cette réforme et cela contraignit les aficionados militants, jusqu'alors hostiles, à faire de même. Depuis les années 1960, ces derniers considèrent l'éventration du cheval, et encore plus l'usage des chiens ou de la *media luna*, comme des barbaries d'un autre âge et certains n'hésitent pas à affirmer que leurs prédécesseurs furent à l'origine ou se félicitèrent dès le début de l'adoption du caparaçon<sup>56</sup> ! L'affaire montre la complexité d'une situation où les aficionados suivent, mais avec un fort retard chronologique et une opposition toujours virulente, le lent mouvement de reflux de la violence, au moins publique, sur l'animal, où ce sont les mentalités dorénavant les plus médiatiquement marginalisées, celles des opposants, qui servent « d'avant-garde », toujours conspuées. Enfin, et c'est un facteur qui renforce le précédent, le gros de l'opinion publique n'ayant pas suivi les élites dans leur retournement, la légalisation, la médiatisation, l'expansion de la corrida durent sans cesse, pour éviter d'éventuelles réticences, s'accompagner d'un discours rejetant l'attrait de la violence à l'arrière-plan.

Cette lecture fut aussi provoquée, facilitée, confortée par l'évolution de la corrida, elle-même en partie fondée sur le discours intellectuel, en un mouvement d'interaction continu entre le verbe et le geste. A partir de 1912, le torero Belmonte remplaça le torero de la corrida combat, fondé sur l'esquive, la défensive, le jeu de jambe, par un torero de bras où, restant immobile, il guidait la course du taureau

56. Exemples : O. Merlin dans *Le Monde*, 15 septembre 1949, p. 3 ; *Toros*, 18 décembre 1988, p. 5 ; C. Pelletier, *L'heure de la corrida*, Paris, Découvertes Gallimard, 1992, p. 112.

avec la cape, le rabattant derrière lui après chaque passe et enchaînant immédiatement la suivante. Voulant rompre avec l'image exotique du torero, il fréquenta des cercles intellectuels espagnols, lut beaucoup, en autodidacte, et fit sien le mot d'ordre de d'Annunzio : « le danger est le centre de la vie sublime ». Il affirma vouloir tracer de lentes et continues figures géométriques où les deux acteurs seraient unis dans le même ballet et il insista sur la proximité de la mort et l'analogie de son torero avec l'amour, des idées reprises par Montherlant, son ami. D'autres toreros approfondirent cette démarche, tel Manolete (1917-1947), créateur du torero vertical où l'homme immobile accueille le taureau, non pas de face, mais de profil et le fait défiler devant lui par une série de passes lentes, le plus près possible. Les toreros de la seconde moitié du siècle ont synthétisé ces essais par l'adoption d'un torero de près, assez immobile, de trois-quarts ou de profil, liant de nombreuses passes<sup>57</sup>. C'est bien une nouvelle corrida qui s'est installée, avec le déclin du premier (adoption du caparaçon et diminution du nombre des piques), voire du second tercio (passage de 5 à 3 paires de banderilles), et la survalorisation du dernier ou plus précisément des faena (ensembles de passes). Elle a créé ou/et renforcé les thèmes de l'art du torero, de la mise en danger de la condition humaine, de l'union des acteurs dans un rapport amoureux, et mit, en apparence, la violence au second plan. L'évolution a rencontré l'assentiment du gros du public, en fait des touristes et des curieux souvent profanes, porteurs plus ou moins conscients de la tendance séculaire au reflux de la violence, mais dont l'importance allait croissant pour la pérennité financière de la corrida, ce qui a conforté le phénomène.

En réalité, la violence est loin d'avoir disparu, mais elle a décliné pour le cheval ou s'est transformée pour le taureau. Le nouveau torero nécessite un animal franc et prévisible pour limiter les écarts de trajectoire désormais plus dangereux qu'autrefois, aux cornes resserrées et écourtées pour éviter les contacts, à l'allure modérée pour qu'elle coïncide avec celle des passes et donne l'impression d'une collaboration. Dès Belmonte, et même avant, les toreros ont imposé aux éleveurs des modifications d'allure par manipulations génétiques. Ainsi, les taureaux de cette seconde moitié du siècle sont souvent plus jeunes (au moins quatre ans, contre 5 à 7 ans auparavant, depuis le règlement de 1934, mais il n'est pas toujours respecté) et moins puissants. Une préparation préalable des bêtes s'est aussi répandue, telle l'afeitada, c'est-à-dire le sciage à vif des cornes pour fausser le sens

57. B. Bennassar, *op. cit.*, p. 73, 114-115 ; M. Chaves Nogales, *Juan Belmonte matador de toros* (1970), Paris, Verdier, 1990, p. 158-161, 194, 201-208, 215, 219 ; C. Pelletier, *ibid.*, p. 108, 116-118.

spatial de l'animal et le dissuader d'utiliser ses armes endolories, qui a déplacé une partie de la violence en avant du combat et qui est de nos jours souvent considéré comme normal, telles aussi certaines pratiques (purgations, sacs de sables sur la colonne, etc.) plus rarement reconnues<sup>58</sup>. Au combat, le nombre de piques n'a pas cessé de diminuer (en moyenne une dizaine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, cinq vers 1900, une ou deux depuis les années 1960), en partie sous la pression d'un public de touristes souvent hostile à cet épisode, mais elles sont plus longues et plus profondes pour épuiser l'animal et le rendre plus malléable au troisième tercio<sup>59</sup>. Enfin, l'augmentation du nombre des passes au fil des décennies (de vingt à soixante de nos jours), qui noient en apparence l'estocade dans l'esthétisme, a aggravé la violence en sollicitant sans cesse les vertèbres, en accélérant l'hémorragie interne.

Il n'empêche que cette violence est de plus en plus maquillée, noyée, occultée grâce au glissement du discours et à la transformation du combat. Lorsque les aficionados sont obligés de l'évoquer pour répondre aux objections des opposants, ils la justifient encore par la domination de l'intelligence sur la force brute, mais aussi par des arguments nouveaux qui témoignent de l'évolution des mentalités, les leurs et celles de l'opinion publique. Ainsi, depuis l'entre-deux-guerres, ils prennent en considération l'idée d'une souffrance de l'animal, mais pour la minimiser en affirmant qu'il ne souffre guère ou bien moins que l'homme<sup>60</sup>. De même, l'idée de Belmonte et des intellectuels d'une mise en scène tragique, où l'homme frôlerait sans cesse la mort, s'est amplifiée au cours des décennies alors que le siècle précédent insistait sur l'absence de danger et que les statistiques prouvent que celui-ci s'est considérablement réduit depuis 1950 grâce à la préparation du taureau. Mais ce discours permet de déplacer le drame sur l'homme et d'éviter de faire de l'animal une victime<sup>61</sup>. Plus récemment, beaucoup affirment que la mort du taureau est une conséquence inévitable du rite tauromachique, qui est justifié par lui-même, parce qu'il est rite, mais que la souffrance ne fait pas partie

58. L'afeitade : J. Peyré, *Guadalquivir* (1952), Paris, Livre de poche, p. 276-277 ; F. Bourdin, P. Mialane, *Corrida, la fin des légendes*, Paris, Denoël, 1992, p. 54, 93-95. Autres pratiques : *Toros*, 1<sup>er</sup> mars 1954.

59. Nous renvoyons aux statistiques que nous avons établies dans E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *op. cit.*, p. 86-88, 111-114.

60. H. de Montherlant, *Les Bestiaires*, *op. cit.*, p. 101.

61. Exemples : *Tauromachie, art profond*, Paris, Tambourinaire, 1951, p. 14-15 ; A. Borne, *Vive la mort* (1960), dans *Œuvres poétiques complètes*, Curandera, 1981, p. 126 ; P. Mialane, *La peur, la beauté, la mort*, Avignon, Barthélemy, 1981, p. 15, 21-22, 117, 154. Sur la réalité du danger, voir les statistiques dans E. Baratay, E. Hardouin-Fugier, *ibid.*, p. 107-109.

des valeurs positives de la corrida, que les acteurs et le public ne prennent aucun plaisir à sa vue, qu'elle suscite au contraire une profonde gravité, voire un malaise lors d'une excessive coulée de sang (une idée développée au XIX<sup>e</sup> siècle à propos du cheval)<sup>62</sup>. Des arguments où se mêlent une stratégie, contrer les opposants sur le terrain des sensibilités dominantes en évitant de revendiquer la violence pour elle-même, et des convictions qui peuvent s'avérer contradictoires, parce qu'elles reflètent des mouvements de mentalités aux ampleurs chronologiques et aux intensités différentes, telles que l'adhésion à la maîtrise de la nature et à une dévalorisation de l'animal, en place depuis les années 1930-1940 et représentée ici par la certitude d'une faible souffrance, mais aussi une participation souvent inconsciente à la tendance pluriséculaire de reflux de la violence, marquée par ce moindre intérêt pour elle.

C'est cette violence maquillée qui est de plus en plus présentée à l'opinion publique, par médias interposés, depuis les années 1950. Journaux, magazines, recueils de photographies, télévisions montrent la fête, les costumes, les passes, mais rarement les piques, l'estocade, l'agonie. Lorsque Canal + décide en 1985 de retransmettre des corridas en intégralité, le réalisateur se donne pour mission de convaincre le public que ce n'est pas un jeu cruel : les caméras présentent la liesse, les règles, la proximité des acteurs pour prouver leur connivence, mais ce sont ainsi des courses retravaillées, plus fabriquées que réelles qui sont livrées et les plus « mauvaises », c'est-à-dire celles où la violence transparait le plus, sont éliminées<sup>63</sup>.

Cette évolution a provoqué dès les années 1940 une rupture entre les aficionados, qui ne sépare pas les amateurs des militants, les élites ralliées d'un public local de classes moyennes, mais qui passe inégalement à l'intérieur de ces groupes. La première tendance, plutôt représentée par les amateurs, soutenue par les municipalités qui gèrent les arènes, les impresarii, la plupart des toreros et des éleveurs, l'accepte et l'encourage, un peu parce qu'elle vit, à un rythme lent, la transformation des mœurs, et surtout parce qu'elle considère que la corrida doit s'adapter, qu'il s'agit du meilleur moyen pour contrer les oppositions, attirer le public, assurer la pérennité du spectacle, voire son expansion, ce qui s'est effectivement réalisé. Dans la décennie

62. M. Lagier-Ayma, *Tauromachie. La fête, l'art et le rite*, Arles, Aréna, 1991, p. 159, 175-183 ; J. Cau, *La folie...*, *op. cit.*, p. 72 ; F. Saumade, *Des sauvages en Occident, les cultures tauromachiques en Camargue et en Andalousie*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1994, p. 60.

63. J.-L. Burgat dans *Le Monde*, 11 août 1986 (Canal +). Exemple des recueils de photographies : J. Cau, *Toros*, 1973 ; M. Chiaselotti, *Beau comme un toro*, Paris, Nesle, 1980 ; M. del Castillo, M. Dieuzaide, *Messe de contraste*, Tours, La Pibole, 1980.

1990, quelques-uns, encore isolés, ont trouvé la pique cruelle, ont proposé la suppression des banderilles jugées inutiles, tandis que d'autres voudraient développer les grâces du taureau parce qu'elles peuvent conforter l'argument (statistiquement faux) d'une égalité des chances, parce qu'elles plaisent au public et assurent la promotion de la corrida<sup>64</sup>. C'est ainsi que Surya Bonali, proche de la nature et des animaux, ravie qu'une telle grâce ait été prononcée à Nîmes en 1991, a présenté en compétition internationale un numéro de patinage tout à la gloire... du torero !

D'autres, par contre, plutôt des militants, ont souvent l'impression d'un dessaisissement de la culture et de la pratique tauromachique au profit d'un discours mondain et médiatique qu'ils ne maîtrisent pas, et d'un amoindrissement du combat au bénéfice du spectacle. Déjà les Picasso, les Montherlant... s'étaient montrés réticents, après la guerre, envers cette corrida châtée qui s'imposait sous leurs yeux et certains, tel Montherlant, s'étaient éloignés des arènes<sup>65</sup>. Depuis les années 1950, toute une littérature dénonce les concessions faites, non pas à des associations de protection heureusement marginalisées, mais, ce qui lui apparaît incompréhensible, à un public de touristes jugés incultes. Elle s'élève notamment contre les fraudes opérées par les éleveurs et les toreros, tels Dominguin ou El Cordobes, plus sensibles au spectacle et à la médiatisation qu'à la technique<sup>66</sup>. Certains, des militants, regrettent la corrida carnage du XIX<sup>e</sup> siècle ou proposent d'abandonner l'esthétisme, qui semble rendre le sacrifice inutile, pour retrouver un véritable combat ; quelques-uns, des intellectuels, affirment encore la nécessité de la violence en se plaçant dans le sillage du discours de l'entre-deux-guerres<sup>67</sup>. Mais leur action est limitée par les réserves des impresarii et des médias, par le poids des sensibilités ambiantes, et se réduit le plus souvent à des protestations, qui ont permis tout de même de bloquer toute réforme d'importance depuis le caparaçon, qu'à un véritable retour à la corrida combat.

64. A. Saura dans *Picasso...*, *op. cit.*, p. 13 ; F. Bourdin, P. Mialane, *ibid.*, p. 179-184. Cette tendance est bien représentée par S. Casas, D. Cocula, *Corrida, les lumières de l'arène*, Paris, Denoël, 1990, et la revue *Corrida*.

65. H. de Montherlant, *Le chaos et la nuit*, Paris, Gallimard, 1963 ; J. Sabartes, *Picasso. Portraits et souvenirs*, Paris, Vox, 1946, p. 186.

66. Exemples : J. Peyré, Pour l'honnêteté de la corrida, *Figaro Littéraire*, 8 août 1953 ; E. Fornairon, *op. cit.* ; M. Roumengou, *Fraudes sur les taureaux de combat*, Massy, auteur, 1977 ; P. Daulouède, *Les carnets du vétérinaire ou la corrida à l'envers*, Bayonne, Pena taurine, 1990. Voir la revue *Toros* qui représente bien cette tendance.

67. Les premiers : J.-L. Lopez, *op. cit.*, p. 11 ; J. Perrin dans *Le Monde*, 20-21 mars 1988. Les seconds : R. Wild, Cruauté de la corrida, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1962, p. 247-257 ; F. Delay, *Richè et légère*, Paris, Gallimard, 1983, p. 79.

La corrida actuelle semble face à deux routes : se figer avec le risque croissant d'apparaître comme une violence fossile, de moins en moins acceptable ; évoluer encore et probablement, au regard des mentalités communes, vers la remise en cause de la mise à mort. On voit comment un fait de violence, analysé plus ou moins ouvertement comme tel par tous les acteurs, donne lieu à des métamorphoses de représentations au gré de l'état des sensibilités, de leurs rapports de force, de leurs interactions, de leurs évolutions, et crée ainsi une histoire complexe.